

Les chasseurs de printemps

Quand le temps n'était pas fou et que mes parents vivaient encore, les saisons étaient sages et obéissaient au calendrier. Aussi, avions-nous pris l'habitude de sortir les habits d'hiver dès le mois d'octobre, au moment où les températures prenaient un coup de froid. Mais, au mois de juin, on rangeait les lourds manteaux et les pulls en laine, pour sortir enfin les chemisettes et les shorts qui nous indiquaient que la belle saison n'allait pas tarder à nous gaver de cerises et de glaces aux pistaches. Nous savions alors que nous n'allions pas tarder à reprendre le chemin des rivages aplatis par les chaleurs estivales. Quand mes parents vivaient encore, le temps devait certainement avoir peur de leurs claques. Maintenant, il fait ce qu'il veut et moi, en regardant le ciel bas et pluvieux couvrir sa mélancolie au-dessus de ma petite plage, j'ai bien envie de les appeler, ainsi que tous les parents morts, pour que les saisons restent bien sages et arrêtent de se bagarrer entre elles.

Nous ne savons plus s'il fait chaud ou froid. Comment le saurions-nous quand le climatiseur anime le réveillon et que les cheminées fument en mai ? Comment le saurions-nous quand les bambins font trempe en février et qu'ils attrapent des angines répétées en juin ? Quant au soleil, il a la berlué ! Après avoir montré ses muscles, il a subitement disparu derrière les voiles soulevées par d'immenses vents de sable qui envoient, sur nos têtes, des dunes entières garanties pur Sahara ! Depuis que mes parents sont morts, le désert n'a plus peur de sortir tout seul. Il ne craint plus personne. Des colonnes poussiéreuses vire-

voltent partout au-dessus de la ville, pareilles à des escrimeurs éméchés qui essayent de balafre le ciel avec leurs épées mal aiguës. Le Sahara doit utiliser un TGV que nous ne voyons pas : il avance vers le Nord à une vitesse prodigieuse et ne tardera pas à montrer le bout de son nez en ces lieux mêmes. Il traînera bientôt ses nonchalantes cambrures ici et l'on ne pourra plus faire la différence entre nos rivages dorés et les dunes venues narguer la Méditerranée. Mais où est donc le printemps ? Où est cette saison baignée par la douce lueur d'un soleil en fête, ébauchée par le batifolage des papillons, chantée par les oiseaux charmés qui passaient devant nos balcons, amusée par la folle cavalcade des coquelicots sur les prés en éveil ? Le printemps n'a plus de personnalité. Il ressemble à un homme politique. Il est devenu menteur et hypocrite.

Ce matin, je suis triste. A cause du printemps remplacé par une saison concoctée dans les laboratoires de la contrefaçon. A cause, aussi, du vent de sable. A cause de la mer que je ne vois pas. D'ailleurs, les bateaux ont peur de cette mer. Elle pourrait être un faux océan vêtu de faux cirrus, un piège pour marins amnésiques et jeunes candidats à l'émigration clandestine. Ma tristesse vient aussi du fait qu'en ville, il n'y a plus de vie ! Les gens sont morts et ne le savent pas ! On leur a fait croire que la bagnole et le chantier interminable d'une villa qui va jeter dans l'air encore plus de poussière, sont la vie. On a oublié de leur dire que la vie, c'est d'abord le sourire. Ils sont morts parce qu'ils ne sourient plus ! La vie, c'est le plaisir de courir derrière son même sur un gazon infini. Ils

sont morts parce qu'il n'y a pas de mêmes sur l'herbe. Il n'y a pas de gazon. La vie, c'est d'aller voir une première vision avec sa copine. Ils sont morts parce qu'il n'y a plus ni première, ni seconde vision. Et, souvent, il n'y a pas de copine. Les gendarmes se chargent de vous démontrer qu'une amie promenée dans un endroit romantique, c'est un péché. Et même un crime qui vous enverra devant le procureur. La vie, c'est d'aller au théâtre sans présenter une carte d'invitation. Ils sont morts parce qu'il n'y a plus de théâtre sans carnaval. La vie, c'est d'aller au cirque et de se détourner des clowns et des panthères pour rire et frémir dans les yeux des enfants. Ils sont morts parce que les clowns ont quitté les rêves des gosses. La vie, c'est de jouir de tous ses droits. Ils sont morts parce qu'ils n'ont plus aucun droit ! La vie, c'est de ne pas avoir peur du flic et du Général. Ils sont morts parce qu'ils ont peur du flic et du Général et même du fils du Général. La vie, c'est de travailler. Ils sont morts parce qu'ils sont chômeurs de père en fils. La vie, c'est d'avoir envie de rester dans ce pays. Ils sont morts, parce que, du matin au soir, ils ne font que rêver au départ. La vie, c'est de les écouter quand ils disent «il y en a marre !» Ils sont morts parce que, quand ils ont osé le dire clairement, en marchant ou en boycottant un vote, on les a tabassés et on a menti sur leur participation au scrutin ! La vie, c'est d'espérer. Ils sont morts parce qu'ils n'espèrent plus rien !

C'est trop ! Le printemps qui part, l'espoir qui prend le large... Et devinez ce que l'on vient de m'apprendre ? Ils ont réussi à tuer l'amour ! Quatre

gars cagoulés l'ont attendu au coin d'une rue et l'ont froidement abattu à l'aide d'armes automatiques. A l'hôpital, une petite foule s'est formée devant les urgences. Une jeune fille pleure et ses larmes sont comme la pluie qui a décidé, elle aussi, de sangloter. La jeune fille a un cartable et des idées de progrès. Elle pleure l'amour qui était sa seule raison de vivre. Maintenant qu'il n'est plus là, elle va mourir elle aussi. Elle va marcher dans l'eau jusqu'à rencontrer le blanc du ciel. Ou, peut-être, quelques émigrés clandestins qui partent vers la Sardaigne, à la recherche d'un autre amour. Quand l'amour meurt dans un pays, il y a beaucoup de départs. Il y a ceux qui prennent des barques et une carte routière pour le retrouver ailleurs. Et il y a ceux qui restent, mais qui partent vers la ligne blanche pour dormir dans le silence de la mer.

De toutes les façons, même s'ils l'avaient raté, l'amour aurait fini par se suicider. Il ne peut plus supporter leurs sales gueules ! Quand des amoureux sont entraînés devant la justice, quand la liberté est internée, quand les idées rétrogrades s'emparent des têtes, grandes et petites, que la raison recule, que la logique est combattue, que la culture se trucidé dans les boudoirs ; quand les belles manières n'existent plus, que la vie sociale est déstructurée, la bonté piétinée, la solidarité embrigadée, la religion monopolisée ; quand les valeurs sont inversées, ne vous attendez pas à ce que l'amour vive bien longtemps !

Si mes parents étaient encore vivants, j'inventerais un autre amour. Mais je ne peux plus le faire. Alors, mes enfants, allez le chercher en



Par Maamar FARAH
maamarfarah20@yahoo.fr

terre sarde ou ailleurs, la où vous mènera votre arche de Noé. Je créerai un nouvel hymne qui vous accompagnera partout. Ne vous inquiétez pas pour moi : je ne peux plus vivre loin de la mer. De ma mer. Je reste sur le rivage et je vous suivrai jusqu'au Cap. De ma main fatiguée d'avoir composé tant de poèmes stériles ; de cette main lacérée par les épines de tant de roses, je ferai un petit signe pour vous dire «Bon vent !»

Puis, sur le sable de ma plage, cette main tremblotante sculptera une statue, haute et belle comme une fille de Numidie, qui dira vos départs précipités, vos morts et vos désillusions. Elle restera plantée dans le vent jusqu'à votre retour, quand les chasseurs de printemps s'en iront de chez nous. Quand vos barques, fatiguées de courir derrière une dignité et un espoir qu'on vous refuse ici, retourneront à la plage. Quand vous pourrez enfin oublier de mourir ici. Parce que, désormais, vous Vivrez ! Vous Vivrez ! Vous Vivrez !

(7 juin 2007).

M. F.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com



L'affaire de l'Extincteur 1, de l'Extincteur 2, de l'Extincteur 3...

Un leader de la contestation au sud du pays qui s'appelle...

... Bel Abbès ? Ça sent la manipulation à plein nez !

Peut-on continuer de gérer un pays avec un extincteur ? Si oui, transférons immédiatement la présidence de la République au siège de la Direction générale de la Protection civile et intronisons tout de suite Monsieur Lehbiri chef de l'Etat, sans élection et sans perte de temps. Parce que très honnêtement, en faisant beaucoup d'efforts pour rester le plus neutre possible, je ne vois pas de différence notable entre le châtelain et ses services annexes et une compagnie de pompiers sur la brèche. Quoique ! En me grattant un peu le menton, en triturant ma barbichette, si ! Oui ! A la réflexion, si ! Il existe tout de même une différence de taille, laquelle si je n'en faisais pas cas ici porterait injustement préjudice à la Protection civile algérienne et au métier de pompier à travers le monde. Un cliché tenace réduit le métier de pompier à celui qui intervient pour éteindre un feu, sauver des vies une fois un incident survenu. C'est une approche qui date furieusement. C'est une vision éculée du job ! En vérité, ce métier a évolué grandement. Et tous les pompiers en exercice en Algérie pourront vous le

confirmer, leur mission n'est pas que réactive, elle a aussi pris au fil des ans une dimension préventive. Ainsi, les débroussaillages, les traçages et retraçages des lignes de servitude et coupe-feu dans les massifs et forêts, les rappels à ramonage des cheminées, les élagages d'arbres potentiellement dangereux ou encore les vérifications systématiques de la conformité des édifices aux normes d'évacuation, tout cela concourt à retarder au maximum le recours ultime aux extincteurs. L'extincteur ne doit être que le dernier maillon en bout de chaîne, quand tous les autres moyens ont été épuisés. Tout le contraire du mauvais pompier, du piètre pompier qui dirige la caserne d'El Mouradia. Lui ne jure que par l'extincteur. Lui ne dégaine que la bombonne rouge, ne sait que la dégoupiller pour asperger tout ce qui bouge de subventions, d'aides urgentes à l'emploi et de promesses ruisselantes et à la mousse frelatée, périmée. Du coup, si ce n'est que cela la gouvernance, je trouve, d'abord, que nos responsables, ministres et autres gros pontes devraient tomber le costume et endosser la tenue ignifugée. Et ensuite, je propose d'ériger l'extincteur en totem national, en emblème de tous nos ratages. Pschitt ! Pschitt ! Pschitt ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.